

Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 45/1954 (1954)

Artikel: L'enseignement du français? Dispersion...
Autor: Loup, Robert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-114237>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'enseignement du français ? Dispersion...

Depuis qu'il y a des enfants, et qui doivent apprendre le doux langage français, tous les maîtres reconnaissent que l'enseignement de cette branche présente des difficultés exceptionnelles. C'est que l'étude d'une langue comporte autre chose que de la grammaire ou de l'orthographe ; il faut tenir compte de la lecture, de l'explication des textes, et de tant de disciplines secondaires qui sont généralement négligées.

Les manuels surabondent. Il y en a d'excellents, de solides. Mais, dans la plupart, les auteurs n'ont en vue qu'une branche déterminée. Les titres les plus divers s'alignent aux vitrines des librairies ; leur multiplicité même décourage les meilleures volontés. C'est une mine inépuisable pour le professeur qui doit enrichir sa documentation ; mais un obstacle certain pour le maître qui cherche un manuel de classe. Les grammaires les plus savantes se juxtaposent aux ouvrages de lecture ou d'analyse, de stylistique ou de narration. Les méthodologies les plus opposées s'affrontent : textes sans aucune explication, sans aucun commentaire ; choix de lectures avec questionnaires, exercices et narrations ; grammaires où s'accumulent les définitions compliquées et nébuleuses ; livres qui ne s'attachent qu'à l'enseignement de l'orthographe... Ces rangées de volumes, sur les rayons de ma bibliothèque, m'ont appris à me détourner d'elles quelquefois, à reviser mes conceptions, à chercher une méthode qui serait basée sur la synthèse de toutes les disciplines en un manuel *unique* de français.

Limites et principes.

Si cette méthode a quelque originalité, c'est de présenter l'enseignement du français comme un *tout indivisible*, où chaque discipline vient à son rang. Ce système, que j'appellerai horizontal, parce qu'il envisage dans chaque leçon l'étude de la plupart des rubriques, s'oppose au système vertical selon lequel le maître enseigne la lecture, la grammaire, la rédaction... en les dissociant les unes des autres comme des faits indépendants, isolés, sans points d'inter-pénétration.

Mon propos n'est pas d'établir un programme valable pour tous les âges, dès les débuts jusqu'à la fin de la scolarité. Dans les premières années, l'enfant apprend à lire et à écrire. Dans les dernières, le jeune homme ou la jeune fille se familiarisent avec l'histoire litté-

raire, lisent les textes et s'exercent à les analyser. Entre ces commençements et cette fin, il y a ce temps où l'élève — singulièrement réceptif — fait la synthèse de son savoir, développe ses connaissances à un rythme rapide, prend le goût des catégories et des classifications. Cet élève a de 11 à 15 ans. Il y a donc place, en ce moment, pour un enseignement du français qui soit la reprise et la mise au point du connu, comme aussi l'achèvement d'une étude — élémentaire, je le concède — mais assez complète cependant pour permettre à qui-conque d'utiliser le langage — écrit, oral — avec une habileté certaine.

Chaque leçon débute par un texte, suivi de douze rubriques :

1. Les mots.
2. Le plan et les idées.
3. Commentaires.
4. Valeur littéraire.
5. Lecture expressive (ou récitation).
6. Rédaction.
7. Théorie grammaticale.
8. Exercices, analyse.
9. Orthographe absolue.
10. Formation des mots.
11. Phraséologie.
12. Dictée.

Les disciplines sont étudiées pour elles-mêmes, avec des références entre elles, quand c'est possible, si bien qu'elles forment une double suite logique, à la fois dans la leçon pour les diverses rubriques, et dans le cours, pour les rubriques semblables.

Je m'explique. L'ensemble des rubriques 3 constitue un vrai résumé d'histoire littéraire ; les rubriques 7 forment une grammaire complète ; les rubriques 9, un petit cours d'orthographe absolue. Telle est la suite logique dans le cours. D'autre part, chacune de ces rubriques se tient à la leçon elle-même, parce que le texte d'entrée fournit à la fois les pensées et les exemples.

Le maître enseigne les rubriques les unes après les autres, sans en négliger aucune. Les élèves inscrivent dans un cahier spécial des notes complémentaires, les exercices proposés, le résultat de leurs recherches personnelles. La matière de ce cahier, subdivisée comme celle du manuel, est apprise et assimilée par l'élève.

Le travail du maître me paraît tout à la fois plus facile et plus attachant. Plus facile, parce que toute la matière est là, mise à sa disposition dans sa richesse et sa rigoureuse ordonnance. Plus attachant, parce que le maître anime ces pages, les commente, soutient un dialogue continual avec ses élèves et leur transmet, comme un message, ses propres connaissances et son propre enthousiasme.

La leçon.

La leçon commence par un texte tiré des meilleurs auteurs. Il est bref, ce qui nous permet de l'étudier à fond, mot par mot, d'en tirer toute la substance et d'exiger une lecture parfaitement prononcée, expressive. Certains textes, les poèmes en particulier, sont appris par cœur.

Première recherche : les mots. Il est essentiel d'habituer l'élève à donner une définition juste et concise, à produire des exemples où s'inscrit le mot nouveau, à ne laisser passer aucun terme sans qu'il le connaisse : excellente gymnastique de la conversation.

L'explication littéraire (2-3-4) n'est pas une explication *grammaticale* ; elle vise au contraire à faire découvrir, par l'étude de l'auteur, du plan et des idées, la vraie valeur du texte, les éléments de sa beauté et de son originalité. Cet exercice ouvre des horizons sur la beauté littéraire, si le maître lui-même, plein de son sujet, possède ce don subtil d'émouvoir ses jeunes auditeurs.

Sous la rubrique 5, nous exigeons une lecture techniquement correcte et d'une expression parfaite. Un écueil à éviter : la psalmodie *recto tono*, une manière courante de saccager la phrase en la vidant de son sens profond.

Un manuel ne peut tout contenir. L'étude de tel auteur appelle nécessairement des lectures complémentaires, lectures d'exploration que le maître présente ou fait lire, en les commentant selon le schéma 1 à 4. Après avoir étudié Alphonse Daudet, il est indiqué de lire et d'expliquer quelques *Lettres de mon Moulin*.

La rédaction suit normalement la connaissance d'un texte ; elle en dérive. Mais comme il s'agit d'un art, c'est-à-dire d'une création personnelle, si nous partons de l'imitation, nous ne devons finalement retenir que l'esprit du modèle, la méthode, les procédés. La rédaction doit être enseignée. Le métier d'écrire s'apprend, comme celui de peindre ou de bâtir. Il reste à l'enfant à exprimer sa propre personnalité ; il ne peut le faire que s'il connaît le maniement de la langue et les règles de la composition.

Les dernières rubriques, de 7 à 12, se rapportent à la grammaire. Après la théorie, voici les exercices, l'analyse — discipline à laquelle je donne une large place —, l'orthographe absolue, la formation des mots, la phraséologie ; la dictée, cet exercice-roi qui nous met en contact avec la pensée d'un écrivain, son style, son vocabulaire et sa syntaxe. « *Varia* ».

La manière d'enseigner chaque rubrique appellera de nombreux commentaires. Je me contente de jeter quelques notes, à pièces découpées.

Je propose l'exercice suivant : dictons à nos élèves cette phrase admirable de La Bruyère : « Ceux qui nuisent à la fortune des autres

plutôt que de perdre un bon mot méritent une peine infamante. » Et demandons-leur une paraphrase. Nous nous apercevrons aussitôt que nos élèves écrivent des contresens. Les mots *fortune*, *bon mot*, *infamante* sont pour eux des énigmes ; l'expression *plutôt que de perdre* déroute leur entendement. Renouvelez cet exercice avec des textes plus faciles. Vous arriverez à cette conclusion : « Nous parlons souvent d'une crise de l'orthographe. Il faut dire : crise du français. » A propos de la dictée de Mérimée, Marcel Prévost écrit : « Il est trop facile de faire faire une faute par ligne, dans cette dictée, à une personne même cultivée, et cela ne prouve à peu près rien contre sa culture. Autrement grave est d'ignorer le vrai sens des mots. »

* * *

Dans l'explication des textes, il faut s'élever franchement au-dessus des commentaires traditionnels et revoir le problème à la lumière du bon sens. Quelques exemples en vrac. Dans cette fable parfaite, *Le Chêne et le Roseau* de La Fontaine, n'oublions pas que l'orgueil du Roseau — cette chétive personne à qui l'on prête si souvent des sentiments d'humilité — est aussi manifeste, sinon plus, que celui du Chêne.

Quelque admirables que soient les tragédies classiques, les auteurs — et c'est la rançon de leur temps — font souvent l'apologie d'un héroïsme qui se dépense au service de certaines causes peu défendables. Le Cid est assassin pour sauver « l'honneur ». Horace a quelque chose d'odieux dans son patriotisme et sa brutalité...

Les auteurs sont les témoins d'une époque et d'une humanité. À les parcourir, à les enseigner surtout, nous apprenons à les juger, à dissocier dans ce legs la part du vrai, du permanent, du conforme au destin de l'homme, et la part des erreurs, des déviations, de l'incohérence.

Nous parlons à la jeunesse. Qu'elle apprenne à bien juger !

* * *

L'analyse grammaticale et l'analyse logique constituent la philosophie de l'élcolier. Sans elles, point de sécurité dans l'orthographe. Savoir la nature d'un mot ou d'une proposition, la fonction qu'ils remplissent dans la phrase, l'influence qu'ils subissent ou qu'ils exercent, voilà des connaissances élémentaires sans lesquelles il est difficile de soigner la technique de la construction et la progression du sens.

Quant à la théorie grammaticale, je pense qu'elle doit servir avant tout à la propreté de l'orthographe et à la correction du style. Que les définitions soient aussi simples que possible, mais non simplifiées à ce point qu'elles en deviennent fausses ! Que les règles s'étayent

sur des exemples et des exercices nombreux, de telle sorte que cette théorie passe effectivement dans le langage, contribue à son amélioration, lui redonne son lustre et sa stabilité.

* * *

Chaque science, chaque art a sa discipline propre : l'arithmétique forme le raisonnement ; l'étude de l'histoire cultive le sens historique, qui est une vue en profondeur, dans le passé ; celle de la géographie, le sens de l'espace, vue horizontale, dans le présent ; le dessin éveille le goût du beau et le sens de l'observation. La rédaction, elle, exige un travail de création : l'élève s'efforce de créer du vrai, peut-être même de la beauté. Nous savons qu'il y peut parvenir si le maître lui enseigne tout d'abord l'art de bien écrire.

Avant de disputer sur les mots, Pascal voulait qu'on en précisât le sens. Ecrire, c'est penser, sentir et voir juste ; puis trouver la formule littéraire qui forme avec cette pensée, cette sensation ou cette vision une équation parfaite. Le style est donc un tout : sa qualité dépend d'une étroite convenance entre l'idée et l'expression.

Nous ne demanderons à l'enfant que ce qu'il peut exprimer ; ce n'est pas une grande personne. Ce qu'il est, ce qu'il voit, sa manière de concevoir et de dire nous intéressent bien plus qu'un agrandissement artificiel et caricatural de ses sentiments. Notre enseignement tendra donc à ne pas étouffer ces fraîches personnalités, mais à les dégager peu à peu des ténèbres où elles sont encore enfouies.

Tout travail rédactionnel comprend trois étapes : l'invention ou la documentation, la disposition ou le plan, l'élocution ou la rédaction proprement dite.

L'invention impose une recherche des idées et des faits. La description d'un paysage oblige à se transporter sur les lieux, à se mettre en face des choses et à choisir sa matière ; le récit d'un fait historique exige une documentation sûre qui lui donne sa couleur locale et sa véritable atmosphère. Une dissertation tire son origine d'une méditation et s'appuie toujours sur des arguments d'ordre psychologique qu'il faut découvrir par la lecture ou dans sa propre expérience.

La deuxième phase — le plan — intéresse le sens de l'ordre et de la clarté. Les matériaux sont à disposition, le chantier est ouvert ; il s'agit maintenant de tracer les lignes conductrices.

Quant à l'élocution, elle est tributaire, si je puis dire, des travaux d'approche. Ne rien voir et ne rien observer, c'est aussi ne rien écrire qui soit personnel. Une expérience à faire ; donnons le sujet suivant, sans préparation et sans mise en garde : *La première neige*. Voici, dans la plupart des cas, les notations que nous recueillerons : « La neige tombe à gros flocons, la nature est recouverte d'un manteau d'hermine, les petits oiseaux ont froid, les gens passent sans bruit sur la route, tout paraît mort, c'est l'hiver, la saison triste..., etc. etc... »

L'élève n'a rien vu ; sa paresse est noire. Nous devons combattre énergiquement de telles aberrations et contraindre nos jeunes gens à mettre le nez sur les choses. Flaubert disait à Maupassant : « Crève-toi les yeux à force de regarder, sans penser à aucun livre. » C'est cela, et même plus ; car tous les sens doivent être attentifs aux phénomènes extérieurs.

Un moyen d'éviter le banal, c'est de localiser le paysage, de s'y porter, de poser des questions : « Que vois-tu ? Qu'entends-tu ? etc. » On ne retient que les traits saisissants, ceux-là seuls qui donnent au sujet son relief. Nous avons ainsi la joie de lire, dans des rédactions d'élèves, des trouvailles telles que celles-ci : « La neige est tombée cette nuit. Elle luit entre les carreaux rouges et blancs des rideaux et toute la chambre est baignée d'une demi-clarté lunaire. — Ce matin, j'ai pu voir la neige de mon lit, à travers la fente d'un contrevent. Quelle joie ! Je me précipite à la fenêtre, je prends une poignée de cette neige fine, je la lance et elle va se coller contre un vieux mur. »

Chaque sujet se réduit en un plan très simple.

La description : Vue d'ensemble, détails, évocation.

La narration : Exposition, nœud, dénouement.

La dissertation : Explication.

Discussion (causes, effets, contraires, semblables, exemples).

Conclusion (citations, synthèse).

Enseigner la rédaction, c'est habituer l'élève à s'exprimer en plénitude.

Le programme.

La langue française est source de culture et de beauté ; elle mérite d'être étudiée pour elle-même, dans sa technique et ses auteurs. Je laisserai donc de côté, délibérément, toute classification selon les occupations ou les préoccupations de l'adolescent, persuadé que la seule initiation à la beauté littéraire, le seul travail du style, et la lecture de textes enrichissants suffisent pour intéresser l'esprit, développer le cœur et préparer à la vie.

Si le cours de français embrasse quatre années scolaires, j'étudie, dans les deux premières, les écrivains du XIX^e siècle — romantiques et réalistes — plus accessibles aux jeunes que les écrivains antérieurs ou les symbolistes ; la description et la narration, la morphologie et la syntaxe (inclus les généralités sur le verbe) ; l'analyse grammaticale et l'analyse logique ; les préfixes et les suffixes latins.

Dans les deux dernières années : les grands courants de la littérature française des origines à nos jours ; la dissertation et la lettre ; le verbe, les participes et les mots invariables ; les racines grecques ; la composition et le style ; la prosodie.

Je pense que l'élève, avec un tel programme, peut acquérir des notions claires tant sur notre beau langage français que sur l'évolution des lettres à travers les siècles. « Cette connaissance réfléchie, raisonnée, écrit Alexandre Vinet, devra le pousser bien haut. En réalité, c'est la seule étude qui cultive toutes les facultés à la fois, la seule qui les équilibre, la seule qui développe l'homme tout entier et harmoniquement. »

* * *

Cette méthode — le livre unique de français¹ — nous permet d'avancer pas à pas, sans imprévus, sans à-coups, sans hâte. C'est une avance de précision dans un domaine où l'on a trop souvent coutume de s'égarter ou de piétiner.

Je m'efforce de présenter cette technique difficile du langage et de l'orthographe sans négliger pour autant la plus belle part de notre enseignement : l'écrivain et l'œuvre, l'homme et sa pensée, en un mot l'humanisme et la beauté vivante des lettres françaises.

Mes recherches n'ont d'autre but que de servir notre langue maternelle, d'en faciliter la connaissance, de la faire toujours mieux aimer et respecter. Un peuple qui soigne son langage est un peuple sain.

Pour conclure, encore un mot de Vinet : « Un meilleur parler indiquera une intelligence ennoblie, ou l'ennoblira. Partout aussi où vous trouvez un parler confus, grossier, vulgaire, irrationnel, attendez-vous à rencontrer, dans la culture, des lacunes correspondantes... Une société qui ne sent pas sa religion et qui ne sait pas sa langue n'est pas dans les termes d'une civilisation véritable. »

ROBERT LOUP.

¹ Cf. ROBERT LOUP : *Le Français, ses Auteurs, sa Grammaire*. Matériel scolaire, Fribourg.